

Le refus des valeurs traditionnelles de quelques auteurs « classiques »

Georges Desmeules

Number 115, Fall 1999

Valeurs et représentations sociales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmeules, G. (1999). Le refus des valeurs traditionnelles de quelques auteurs « classiques ». *Québec français*, (115), 72–74.



Le refus des valeurs traditionnelles de quelques auteurs « classiques »

PAR GEORGES DESMEULES

L'expérience, disent les plus âgés, permet de corriger ou, à tout le moins, de reconnaître les erreurs du passé. Cela n'empêche pas qu'il revient généralement aux représentants les plus dynamiques des jeunes générations de décrier les effets sclérosants de l'habitude et les injustices commises par la vieille garde. Qu'on pense aux étudiants sacrifiés de la Place Tiananmen ou aux jeunes travailleurs victimes de clauses discriminatoires, justement dites « orphelines », peut-être parce qu'elles coupent une génération de la précédente. La contestation comporte un prix, mais semble bel et bien incomber en propre aux derniers arrivés.

Or quelques auteurs qu'on dit « classiques » n'ont de cesse de signifier leur opposition à un discours unique et centralisateur, ou encore de préciser leur position périphérique dans le domaine des valeurs, quelles qu'elles soient. Je pense ici tout particulièrement à trois auteurs québécois essentiels de notre modernité : Hubert Aquin, Jacques Godbout et Anne Hébert. Ceux-ci ont interrogé dans leurs œuvres, de façon directe ou encore métaphorique, les valeurs qui façonnent notre société. Ce faisant, ils ont contribué à l'avènement et au rayonnement de notre révolution « tranquille ».

J'aborderai ici trois textes narratifs récemment parus de ces trois figures de proue de notre littérature dans l'intention de mettre en lumière leur contribution au dialogue idéologique qui a cours chez nous et, en bonne part, dans l'Occident tout entier.

Les rédempteurs

Si la mort vous intéresse

Hubert Aquin ne s'est jamais caché du fait que ses sources d'inspiration aient été d'abord et avant tout les grands textes de l'Antiquité et la Bible. Ses lectures incluent également Thomas d'Aquin, Aristote, saint Augustin, Descartes, Kant et d'autres philosophes modernes. Cependant, cet avide

lecteur juxtapose Sartre et Gide, entre autres, à ces lectures, ce qui lui permet de renouveler, on le verra, les mythes fondateurs de l'humanité. Il affirme lui-même dans son journal que « [c]es tragédies extrêmes, Œdipe, Hamlet, Raskolnikov..., en qui chaque homme trouve un écho à sa propre vie inexprimée, racontent des actes dont les motifs inavouables traînent quelque part en chacun de nous. [...] Il y a là de quoi faire une Philosophie du roman »¹.

L'originalité d'Aquin et sa participation par anticipation au système des « nouvelles » valeurs sociales viennent de cette combinaison des articulations de la tragédie classique et des philosophies existentialistes. Comme le sous-titre de l'édition de ses *Récits et souvenirs* le souligne, il est fasciné par la dualité de l'être humain, mais il est aussi « grandement sensible à la crise internationale de l'après-guerre »². D'ailleurs, l'auteur, qui avait alors 23 ans, aurait eu beaucoup de difficulté à faire éditer cette nouvelle³ qui aborde la question, évidemment problématique, du suicide collectif. Sa récente réédition suggère par contre peut-être l'actualité de celle-ci et met en relief le constant souci d'Aquin de produire un œuvre qui « cherche ainsi son matériau dans la vie réelle » (p. xxxiii).

Avant d'aborder « Les rédempteurs », j'aimerais souligner brièvement que cette double inspiration, à la fois classique et moderne, traverse toute l'œuvre d'Aquin. Ainsi son roman le plus connu, *Prochain épisode*, décompose le mythe d'Œdipe pour en faire une métaphore de la situation identitaire conflictuelle québécoise. On le sait, Œdipe, à qui on a annoncé prophétiquement qu'il tuerait son père et épouserait sa mère, réalise malgré lui cette prédiction, non sans avoir témoigné de sa sagesse en répondant à la question du Sphinx. Dans *Prochain épisode*, les mêmes éléments sont présentés sous un éclairage différent. En effet, dans sa version d'Œdipe (figure qu'il a fréquemment réinvestie), un homme sans nom ni prénom, dans le roman, doit tuer un homme dont la triple identité, H. de Heutz, François-Marc de Saugy ou Carl von Ryndt, cache la parenté qui l'unit au protagoniste. Il pourra alors rejoindre K, une femme dont le nom limité à une initiale l'identifie soit

Hubert Aquin
Récits et nouvelles
Tout est miroir

Écrit et illustré par Hubert Aquin, avec la collaboration d'Émile Carrière et Claude Houde pour l'éd. André Gagnier



au Kanada ou au Québec, ce qui en fait donc la mère ou la compagne du héros ⁴. Malheureusement pour lui, et contrairement au premier Œdipe, ce héros se montre incapable d'abattre son parent ennemi, de retrouver K, pas plus qu'il ne parvient à déchiffrer le message codé qu'il détient et qui devrait lui révéler la clé de son identité : « cet amas informe de lettres majuscules écrites sans espacement : CINBEUPERFLEUDIARUNCOBESCU BEREBESCUASURANOCTIVAGUS » ⁵. Mais comment pourrait-il identifier son nom dans un tel charabia ?

Dans « Les rédempteurs », on rencontre des hommes installés dans le premier village de l'Histoire et qui, eux aussi, cherchent leur identité. La faute d'Adam les a jetés hors du Paradis, de sorte que ceux-ci se révoltent contre une telle injustice cosmique. L'un d'eux, Sheba, souligne que « [n]otre impureté expie un péché que nous n'avons pas commis. Nous sommes punis dans notre chair et dans notre esprit, et nous n'avons pas péché ; nos fils seront encore punis, leur fils et tous les hommes qui descendront de nous » ⁶. Ce personnage se fait le porte-parole d'une option nihiliste avant la lettre : il propose de refuser cette vie, non seulement en s'abstenant de faire des enfants, mais également, de façon plus radicale, de mettre en branle un projet collectif, ultime et définitif.

Son slogan, « Arrêtons sur nos têtes cette injuste condamnation. Soyons les derniers hommes ! » (p. 79), trouve étonnamment un écho favorable dans la population du village d'Édom. Le suicide collectif qui s'organise alors vise un but précis : faire un pied de nez à Dieu lui-même. En choisissant la date du jugement dernier, les humains, selon Sheba, se purifieront réellement. Plus qu'un sacrifice rituel, dont le pouvoir bénéfique ne peut être que temporaire et qu'on doit répéter selon une posologie fixée par des règles dogmatiques, cette ultime cérémonie ne rachètera pas la faute initiale, mais éliminera la misère.

Ce raisonnement aux allures de sophisme (en effet, s'il n'y a plus d'humains, il n'y a donc plus de misère) cache une profonde interrogation, très actuelle, sur notre rôle dans l'univers : pourquoi vivre si c'est pour nous sentir coupables de l'injustice omniprésente dans ce monde où nous faisons malgré nous partie des oppresseurs de par notre naissance ? Aquin laisse toutefois poindre une lueur d'espoir puisque le projet de Sheba avorte en partie. Un couple, Héman et Élisha (dont les noms évoquent l'homme, He-Man, et la femme, Elle-she), éperdu d'amour, fuit le carnage pour recommencer à zéro dans un monde qui devrait, désormais, être débarrassé d'un dieu vengeur, car habité par deux êtres dont la seule valeur, l'amour, exclut haine et ressentiment...

Opération Rimbaud

On efface tout et on recommence

Le regard ironique que jette Jacques Godbout sur notre société et sur la société américaine dans son ensemble souligne fréquemment les mêmes injustices et les mêmes paradoxes insolubles. C'est entre autres le cas dans ses romans *Salut Galarneau !*, *Une histoire américaine* et *Les têtes à Papineau*. Dans chacun de ceux-ci, l'auteur s'intéresse à la quête d'identité individuelle, nationale et universelle de personnages qui, à l'instar des héros

d'Aquin, constatent l'injustice fondamentale du monde qu'ils habitent, puis cherchent à provoquer l'avènement de nouvelles valeurs. Cette subversion se réalise par l'écriture, comme en témoigne le désir de « vécrire » de François Galarneau, par un engagement politique, comme celui de Gregory Francœur, qui adhère à un groupuscule favorisant l'immigration illégale aux États-Unis, ou par un geste symbolique, comme la fusion des frères siamois Papineau, qui cherchent un moyen de résoudre l'insoluble question de leur identité double.

Dans *Opération Rimbaud* ⁷, Godbout met en scène un Jésuite québécois de 35 ans. Le protagoniste est, ironiquement, un agnostique qui paraît remplir avec conviction son office religieux dans un monde aux valeurs de plus en plus fluctuantes. Le père Larochelle n'a toutefois pas une vocation à toute épreuve. L'action se déroule en 1966-1967, alors que Larochelle est appelé en Éthiopie par Haïlé Sélassié, empereur qui ne sera déposé qu'en 1974, mais dont le pouvoir commence déjà à chanceler. Cette époque de grands bouleversements n'a pas été choisie au hasard par Godbout, qui déclare qu'« [à] ce moment très précis, tout était en train de changer, ici comme partout ailleurs en Occident : les rapports entre hommes et femmes, les mœurs, la perception de l'autorité » ⁸.

Conscient de sa situation périlleuse, le Négus confie aux Jésuites ce qu'il a de plus précieux : les fameuses Tables de la Loi, que Dieu dicta à Moïse. Le religieux a pour mission de les mener discrètement hors du pays pour les mettre en sécurité en Europe.

Si l'habit fait souvent le moine, il n'en va pas de même pour Larochelle, qui cache bien des choses sous sa soutane. En effet, il s'empresse de succomber aux charmes d'une des filles de l'empereur, chargée de l'assister dans sa tâche. Ainsi, non seulement Larochelle ne se fait pas de scrupule, mais il tient l'autorisation de renier son serment de chasteté de son propre père. Ce dernier lui avait recommandé, avant de mourir, de se faire Jésuite car « tu auras toujours gîte et couvert et si tu sautes la clôture la Vierge Marie ne demandera pas le divorce » (p. 12). En fait, Larochelle est un religieux pragmatique, pour qui une carte de crédit paraît bien plus utile qu'un chapelet et dont l'appartenance à la Compagnie de Jésus ressemble plus à un investissement sûr dans une entreprise aux ramifications internationales qu'à une profession de foi. Il y a lieu ici de remarquer que les Jésuites sont justement, et il faut souligner l'ironie ici, d'habiles négociateurs que les choses temporelles n'effraient pas.

Le trajet rocambolesque et périlleux que Larochelle effectue en Éthiopie lui permet de discuter de toutes les questions existentielles de la modernité, avec ses complices de passages ainsi qu'avec un de ses collègues Jésuites ouvert à tous les compromis avec sa foi. Il rencontre de plus une fille illégitime et miséreuse du poète Rimbaud, réduite à mendier en faisant étalage de son hérité un peu comme d'autres exhibent une infirmité.

À une époque où toutes sortes de palliatifs aux angoisses existentielles sont disponibles, de l'art de Giacometti au LSD, Larochelle et les autres personnages du roman se montrent sensibles à l'esprit du poète qui affirma que « Je est un autre ». Une scène du roman



À une époque où toutes sortes de palliatifs aux angoisses existentielles sont disponibles, de l'art de Giacometti au LSD, Larochelle et les autres personnages du roman se montrent sensibles à l'esprit du poète qui affirma que « Je est un autre ».

rappelle d'ailleurs de façon parodique le roman *Prochain épisode*. Larochelle retrouve Véronik, la fille de l'empereur, à la terrasse de l'Hôtel King George, après une journée de manigances ; celle-ci est plongée dans *Les illuminations* de Rimbaud, un poète qu'elle affirme lire « entre l'amour et la mort » (p. 77).

Le côté profane prend évidemment le dessus sur le respect des choses sacrées chez Larochelle, alors qu'il devient seul dépositaire des fameuses Tables à son retour en Europe. Il traite alors cet artefact comme un objet dont la valeur serait proprement culturelle, voire historique, et qu'on pourrait donc monnayer. Malheureusement pour lui, et pour le christianisme, les acheteurs n'entrent pas dans son jeu. Ne parvenant pas à faire monter les enchères pour bénéficier de la vente, il préfère se venger « en effaçant les Dix Commandements un à un, depuis le premier et très orgueilleux ordre de n'adorer qu'un dieu unique jusqu'à celui de ne jamais désirer la femme du voisin » (p. 153) à l'aide d'un acide. Il commet son geste devant un agent de la C.I.A., impuissant à l'en empêcher, et se permet enfin d'envoyer un télégramme au contenu ironique au pape lui-même : « *Ite missa est*, mon Général, convenons que je n'ai pas la vocation ! » (p. 154).

On le voit, Godbout adopte une position ironique pour traiter des thèmes qui fascinaient déjà Aquin, près d'un demi-siècle plus tôt : tous deux mettent en scène un désir de lutter contre une autorité engoncée dans des principes moraux supérieurs. Leurs œuvres respectives redisent ce besoin d'effacer une sorte de tare originelle dont nous, Québécois, serions les dépositaires.

Un habit de lumière ⁹

Tout ce qui brille n'est pas or

Plusieurs spécialistes de l'œuvre d'Anne Hébert reconnaissent ses récurrences thématiques et formelles ; son dernier roman les actualise d'une manière originale. Il s'agit, cette fois, d'un récit à plusieurs voix, dont les personnages principaux sont Rose-Alba et son fils. La première, d'origine hispanique, est concierge dans un immeuble parisien, et le second est un jeune, désœuvré, qui s'oppose à la virilité de son père en revêtant en secret les robes de sa mère.

Le récit se complique lorsque le jeune Miguel rencontre un danseur noir, apparemment bisexuel, qui ne tarde pas à séduire également Rose-Alba, sans parvenir à la satisfaire lors de la seule scène où ils cherchent une quelconque entente sexuelle. Qui plus est, le jeune Miguel avoue son profond désir à Jean-Éphrem de la Tour, le danseur : « J'aurais tant voulu être une fille et me marier avec toi » (p. 134), avant de se jeter dans la Seine.

Ce roman raconte donc une série de refus. Tous les personnages, à l'exception du père, somme toute heureux dans son rôle machiste, désirent changer de condition, si ce n'est de nature. Rose-Alba rêve de toilet-

tes de plus en plus onéreuses, qu'elle s'offre à même l'argent du ménage, dont une robe particulièrement provocante. Mais ces extravagances heurtent le détenteur de la loi patriarcale. Pourtant, comme Miguel l'affirme, « [o]n

ne peut qu'être fou de la nouvelle robe de ma mère. Aucune reine, ou actrice célèbre, n'en ont eu de pareille. [...] Peau d'Âne n'a qu'à bien se tenir » (p. 26). Puisqu'elle ne peut vivre son conte de fées, Rose-Alba affronte son époux, en faisant tondre son abondante chevelure noire, pour se faire ensuite teindre en blonde, comme si elle était en quête d'une nouvelle toison d'or. Rappelons que cette quête représente, dans la mythologie, la perte de l'innocence. D'ailleurs, la mère part alors à la recherche d'amants de passage, l'un d'eux lui offrant justement un manteau de fourrure, sorte de symbole de la reconquête de cette toison.

La robe échoue finalement entre les mains de Miguel, au grand désespoir du père, qui rêve d'un enfant viril, à qui il « donnerai[t] la terre » (p. 38). L'enfant déboussolé cherche alors un ancrage, ironiquement, auprès d'un danseur dont le spectacle d'acrobate et les contorsions surhumaines masquent l'impuissance. Abandonné par tous, Miguel se trouve sans repère et sans valeur. Se sentant « lourd, si lourd, pareil à une femme qui porte son enfant sur le dos » (p. 136), il se met au monde à l'envers, en quelque sorte, en replongeant dans ses eaux originelles. Son seul désir, après avoir libéré de sa présence sa mère et celui qu'il appelle son « mari », est de découvrir un nouveau château en Espagne, un endroit où il revêtira le costume qui fera de lui un empereur. Il y rencontrera « [quelqu'un de sacré, qu'il] ne conna[ît] pas encore, [qui] prépare [...] un habit de lumière » (p. 137).

Bref, il semble qu'Hébert présente elle aussi une quête de nouvelles valeurs, peut-être plus intimes, qui déplacent les anciennes. Hubert Aquin, Jacques Godbout et Anne Hébert, bien qu'ils appartiennent déjà à une autre génération, révèlent donc, chacun à sa façon, une mouvance tout à fait actuelle des valeurs. La lecture de leurs œuvres illustre le désir de subversion manifeste qui les traverse. Ces auteurs refusent un ordre périmé et mènent une quête à la fois intime et collective de nouveaux idéaux.

Notes

1. Extrait du journal d'Hubert Aquin, cité dans la présentation faite par Claude Poisson à l'édition critique *Récits et nouvelles. Tout est miroir*, Montréal, BQ, 1998, p. xvii ; toutes les informations relatives à la nouvelles « Les rédempteurs » mentionnées plus loin proviennent de cette édition.
2. Hubert Aquin, « Les rédempteurs », dans *Récits et nouvelles. Tout est miroir* (présentation de Claudine Potvin), p. 57.
3. Aquin a dû attendre sept ans avant de publier son récit dans les *Écrits du Canada français*, en 1959, publication qui n'a d'ailleurs suscité presque aucune recension critique.
4. Cette brève analyse reprend en partie les conclusions de l'ouvrage de Françoise Maccabée Iqbal, *Hubert Aquin romancier*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (Vie des Lettres québécoises), 1978, 288 p.
5. Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, p. 21.
6. « Les rédempteurs », *op. cit.*, p. 78.
7. Jacques Godbout, *Opération Rimbaud*, Paris, Seuil, 1999, 154 p.
8. Propos de Jacques Godbout, recueillis par Robert Chartrand, « Jacques Godbout. La cohérence de l'œuvre », *Le Devoir*, 27-28 mars 1999, p. D-1.
9. Anne Hébert, *Un habit de lumière*, Paris, Seuil, 1999, 137 p.

Ce roman raconte donc une série de refus. Tous les personnages, à l'exception du père, somme toute heureux dans son rôle machiste, désirent changer de condition, si ce n'est de nature.

